courant de la chose. Mais, pour moi, c'était trop difficile. Il me montra aussi comment, avec d'autres lignes, on peut compter sans se servir de ses doigts ; mais c'était bien long. Enfin, il me parla d'un livre *douma* qu'il avait rapporté de la mission, et qu'il appelait catéchisme. Ce qu'il y avait là-dedans, je le compris tout de suite : chaque jour il m'en enseignait un bout, que je mettais dans ma tête. C'était très beau : cela m'expliquait bien des choses que je n'avais jamais comprises.

A la fin, Edouard, étant arrivé au bout du livre, déclara qu'il ne savait plus rien. Mais je lui dis :

— D'après ce livre, tu dois me baptiser en cas de nécessité.

— Il me dit :

— Pour baptiser, je sais baptiser.

Je lui dis :

— Baptise-moi donc.

Et il me dit :

— Je vais te baptiser . . .

C'est ici que cela se fit, dans le *Molobé*, en présence de tous les gens du village. On avait décoré la case avec des feuilles de palmier, tendu des cordes de fleurs ; je me fis raser toute la tête, et, quand le moment fut venu, Edouard se mit par-dessus tout le reste une belle chemise blanche. Ce fut très beau : jamais je n'avais été si heureux. Seulement, j'avais deux femmes, une grande et une petite. Comment faire ?

En présence de tout le village, je renvoyai ma petite, qui m'avait pourtant coûté bien cher, et je gardai l'autre. Tu la verras tout à l'heure : elle fait en ce moment la cuisine.

Edouard me baptisa donc et me dit :

— Maintenant, ton nom chrétien est Maurice jusqu'à la fin de tes jours.

Après, il sortit du fond de sa caisse un scapulaire, qu'il gardait avec grand soin, et il me le mit au cou en disant :

— Ceci est une marque pour que la bonne vierge Marie te reconnaisse pendant ton voyage sur la terre et sauve ton âme quand elle voudra quitter ton corps.

Après, il me remit un chapelet et me dit :

— Ceci est pour t'aider à prier. Tu le réciteras tous les jours, en commençant par un bout et en finissant par l'autre.

— Après ? . . .

Ici, silence et hésitation de Maurice : il est visiblement embarrassé.

— Continue, lui dis-je. Conte-moi tout : cela m'intéresse.

— Eh bien, fit-il, après, Edouard ne savait plus que faire.

— C'est la femme qui m'embrouille, dit-il.

Je lui dis :